Le Caniche

Traduit par Lydia Waleryszak

Tous droits réservés

Informations sur le document

Titre **Le Caniche**

Publication Oficyna Wydawnicza Latona, Pologne, 1992.

Traduction Lydia Waleryszak

Contexte Voici le premier chapitre de *l'Enfant de Salon*, roman publié d'abord sous forme de feuilletons dans la revue « Głos » (la Voix) à partir de 1904 puis en édition complète en 1906.

Dans ce roman, Janek, le jeune narrateur, étouffé par son environnement bourgeois, se cherche. En conflit avec sa famille et ses amis qui lui conseillent de trouver un « vrai travail », il rêve de rompre avec la superficialité du monde, de vibrer au diapason de son âme et de devenir écrivain.

Contact Association suisse des Amis du Dr Janusz Korczak / www.korczak.ch

Tous droits réservés

Le Caniche

J'ai rêvé que j'étais un caniche.

Mon pelage était coupé ras. J'avais un peu froid ainsi tondu, mais mon maître avait l'air satisfait, alors je remuais la queue gaiement en le regardant droit dans les yeux.

Je portais autour du cou un joli collier brillant quoique trop serré, signe que j'avais été acheté, j'avais un maître, qui me nourrissait et m'abreuvait, je faisais partie de la classe des privilégiés.

J'étais satisfait de ma vie. Les puces ne me grattaient pas, j'étais brossé tous les jours. Pas de souci ni de responsabilité. En contrepartie, je devais être obéissant et fidèle, et puis je devais faire preuve d'une certaine intelligence, c'est ce qu'on exige des chiens ordinaires, alors forcément, d'un caniche…

Mon maître ne me tenait pas en laisse au cours de nos promenades. Je pouvais le précéder de quelques mètres, m'écarter du chemin ou revenir sur mes pas pour le rattraper ensuite en courant, j'avais le droit de m'arrêter pour renifler les murs des maisons ou les pieds des réverbères ; j'avais aussi le droit de courser les calèches et d'aboyer sur les chevaux, m'attarder sur les jolies femelles que nous croisions ou fureter derrière les portails ou dans les boutiques devant lesquelles nous passions.

De temps à autre, mon maître me cherchait du regard, alors j'accourais aussitôt en lui témoignant assez hypocritement mon entière félicité, afin qu'il ne m'interdise pas ces jeux tout à fait innocents ; eux seuls égayaient ces tristes promenades le long des rues bondées de la ville, où il me fallait sans cesse user d'habileté pour éviter que les passants me heurtent ou me piétinent. Les gens ne font pas attention.

Il est vrai qu'on me portait parfois un certain intérêt, on clappait des lèvres, on se retournait sur mon passage ou on me caressait. Selon l'impression que me laissait cette rencontre fortuite, je poursuivais indifféremment mon chemin, je remuais la queue avec gratitude ou je poussais un grognement sourd. Je grognais discrètement afin que ni la personne en question ni – plus important encore – mon maître ne m'entende. Car mon maître était infiniment sensible au moindre signe qui aurait pu trahir une mauvaise éducation de ma canine personne.

Il arrivait toutefois qu'un passant m'interpelle particulièrement et qu'il gagne aussitôt ma sympathie. Je m'empressais donc de le suivre sur quelques pas, mais je retrouvais bien vite mon maître pour faire le beau en le regardant dans les yeux, afin qu'il ne doute ni de ma fidélité ni de ma pleine gratitude. Je ne souhaitais pas non plus m'exposer à sa colère, que je redoutais.

Avant tout, j'appréciais le calme et la sérénité.

Les rêves sont d'un illogisme fantastique. Le seul fait pour un homme de rêver qu'il est un chien… ça me paraît bien étrange. Mais la seconde partie du rêve fut encore plus invraisemblable.

Tous droits réservés

Un jour, un passant m'observa et au lieu de dire : « Quel beau petit chien ! », il déclara en toute gravité, le regard profondément triste :

- L'âme de ce chien est muselée.

Cela dépasse l'entendement.

Premièrement, personne au monde n'aurait l'idée de réfléchir à la spiritualité d'un caniche ni de s'apitoyer sur son avilissement ; deuxièmement, si cela se produisait néanmoins, le caniche n'entendrait rien au langage humain.

Or, non seulement je fus capable de saisir la signification de cette métaphore, mais je la ressentis au plus profond de mon être.

En un instant, toute la satisfaction que j'éprouvais à l'égard de ma vie vola en éclats. Ce que je considérais jusque-là comme naturel et juste me parut insupportable et vil. Je changeai du tout au tout. Je devins morose, désagréable et rebelle. Je perdis l'appétit et le sommeil. Je n'appréciais plus ma nourriture pourtant exquise, je ne ressentais aucune satisfaction à me prélasser sur le tapis moelleux et chaud près du poêle, les caresses de mon maître et du reste de sa famille me laissaient indifférent. Je refusais d'exécuter ces tours, si simples pour le caniche dressé que j'étais : marcher sur les pattes arrières, apporter ou encore maintenir un morceau de sucre en équilibre sur ma truffe tandis qu'on me menace du doigt en répétant : « Ne bouge pas, ne bouuuge pas ». C'est curieux, mais je trouvais cela rabaissant. Je finis par éviter les gens.

Mon rapport au foyer de mon bienfaiteur se dégrada jour après jour. Finalement, tandis que mon maître s'apprêtait à me punir, je lui mordis la main.

Ce fut un incident si inhabituel, si étranger à mon tempérament passé, si incompréhensible vu le soin qu'on avait porté à mon dressage, si terrible eu égard au poids des bontés dont j'avais bénéficié, qu'on décida de m'abattre sur-le-champ et de confier la main mordue aux bons soins du docteur Palmirski.

Mon maître saisit le fusil accroché au mur, il visa et tira.

Je crois qu'il rata son coup…

Et je me suis réveillé.

Tous droits réservés